



*Le colonel se pencha vers l'enfant, l'embrassa
et lui posa une main sur le front... (Page 835).*

C. I.

LIVRAISON 109

— Et comment va le petit malade aujourd'hui, Madame ? interrogea la fausse religieuse, d'une voix qui paraissait descendre directement du ciel tellement elle était suave et caressante.

Lucie la regardait avec admiration, se disant qu'une aussi belle créature avait encore plus de mérite qu'une autre en renonçant volontairement à toutes les joies de la terre pour se consacrer gratuitement au service de l'humanité souffrante.

— Le petit ne va pas plus mal, répondit-elle. Mais son état est encore assez alarmant... Voulez-vous le voir tout de suite, ma sœur ?

— Oui, s'il vous plaît, Madame, répondit l'odieuse créature en baissant timidement les yeux.

Et, à part soi, elle se disait :

— C'est vraiment une fameuse idée que cet animal de Ferdinand a eû cette fois-ci !... On dirait que ça va marcher comme sur des roulettes !

Lucie introduisit la fausse religieuse dans la chambre de l'enfant. A ce moment, Pierrot dormait tranquillement, quoi que sa respiration fut encore sifflante et son visage congestionné.

La prétendue sœur Nicomède le regarda un instant, puis elle s'assit à son chevet et ouvrit un livre de prières. Voyant que sa présence n'était pas nécessaire Lucie se retira.

Environ une demi heure après cela, la servante vint lui annoncer la visite de Dubois.

Celui-ci, qui était de nouveau affublé d'une fausse barbe et d'une perruque blanche, tout comme la dernière fois, fut introduit dans le salon, contigu à la pièce où se trouvaient l'enfant malade et sa nouvelle infirmière.

Par la porte demeurée ouverte, il put apercevoir un instant la religieuse qui se promenait lentement d'une extrémité à l'autre de la chambre, les yeux baissés vers le

livre de prières qu'elle tenait à la main. Il ne put cependant rien voir de son visage, parce qu'elle se présentait de profil et que, dans cette position, elle ne montrait que les ailes de l'ample cornette qui lui enveloppait la tête.

Mais Amy Nabot avait très bien reconnu Dubois sans avoir eu besoin pour celà de tourner les yeux de son côté, car son image se trouvait réfléchiée en plein par la glace qui surmontait la cheminée.

Quand Lucie entra dans le salon, elle commença par aller fermer la porte de la chambre de l'enfant, après avoir salué le visiteur d'une légère inclination de la tête. Puis elle lui désigna un siège et vint s'asseoir auprès de lui.

— Qui est cette religieuse que j'ai vue dans l'autre pièce ? demanda-t-il avant d'entrer en matière.

— C'est une sœur infirmière qui soigne mon petit garçon malade répondit Lucie. Avez-vous apporté les papiers ?

— Certainement, Madame...

La jeune femme ouvrit alors une cassette qu'elle tenait à la main et en retira trois liasses de dix billets de mille francs. Elle les compta, puis elle pria son visiteur de les compter à son tour.

Ce dernier l'examina, puis déclara :

— C'est bien çà, Madame.....Je vous remercie.....

Ce disant, il remit les billets sur la table, ouvrit sa redingote et en retira l'enveloppe contenant les documents qu'il avait montrés à Lucie l'avant veille. La jeune femme s'assura de ce qu'il s'agissait bien des mêmes papiers, puis elle les replaça dans l'enveloppe qu'elle déposa dans le tiroir d'un meuble.

Comme bien l'on pense, toute cette scène avait été attentivement surveillée par Amy Nabot qui, derrière la porte de la chambre de l'enfant, regardait par le trou de la serrure.

Quand elle vit Lucie mettre les papiers dans un tiroir, elle se dit :

— J'espère bien qu'elle va les laisser là !.... De cette façon, je n'aurai aucune difficulté à m'en saisir et ma mission aura été aussi rapidement que complètement remplie !

Dubois attendit poliment que Lucie l'invite à ramasser son argent. Dès qu'elle l'en eut prié, il le répartit dans les poches intérieures de sa redingote, puis il dit :

— Et maintenant, Madame, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance... En tout cas, grâce aux documents que je viens de vous remettre, la réhabilitation pleine et entière du capitaine Dreyfus ne sera plus qu'une question de quelques semaines...

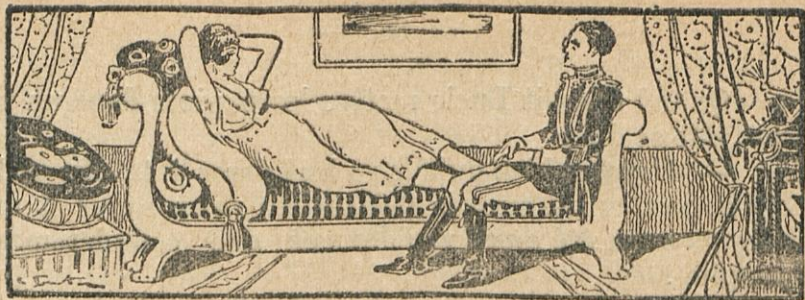
Dès qu'il fut parti, Lucie se sentit prise d'une espèce de vertige.

Mais c'était un délicieux vertige causé par le bonheur intense qu'elle éprouvait.

Enfin, l'affreux cauchemar était terminé !... Enfin, elle allait pouvoir proclamer et démontrer l'innocence de son époux !.... Enfin le pauvre martyr allait pouvoir être rendu à l'affection des siens et recevoir une juste compensation pour tout ce qu'il avait souffert !

Enfin !... C'était tellement beau que Lucie pouvait à peine se persuader de ce que c'était bien réellement vrai !

Mais cette fois, il n'y avait pas l'ombre d'un doute... Les papiers sur lesquels la vérité se trouvait écrite en toutes lettres, avec preuves à l'appui, étaient bien là, dans le tiroir !



CHAPITRE CXXVIII.

LE GRAND COUP.

Lucie Dreyfus se pencha sur le petit lit dans lequel Pierrot était étendu et murmura avec l'accent d'une joie ineffable :

— Il faut que tu sois vite guéri, mon petit Pierrot, de façon à ce que ton papa te trouve en aussi bonne santé qu'auparavant...

A ces mots, le petit garçon écarquilla les yeux et demanda anxieusement :

— Que dis-tu, maman ?... Papa doit bientôt revenir ?

— Oui, mon chéri... Il sera de retour d'ici peu...

— Oh, que je suis content, maman !... Quand sera-t-il ici ?

— Je ne le sais pas encore au juste, mais il n'en a plus pour bien longtemps... Quelques semaines, je suppose... Et maintenant, dors, mon enfant...

Pierrot obéit docilement et ferma les yeux. Lucie resta auprès de lui jusqu'à ce qu'il fut complètement endormi.

Durant ces quelques minutes, il lui vint à l'idée d'envoyer un télégramme à Mathieu pour lui demander de revenir tout de suite à Paris. Elle voulait lui annoncer le

plus tôt possible la bonne nouvelle et se concerter avec lui au sujet de la meilleure manière de procéder pour soumettre les documents qu'elle venait d'acquérir à l'examen des autorités compétentes.

Mais ce télégramme, elle voulait l'expédier elle-même, personnellement, afin d'être bien sûre de ce que Mathieu le recoive soit durant la nuit, soit le lendemain matin à la première heure.

— Écoutez, Sœur Nicomède, dit-elle à la prétendue religieuse qui se tenait modestement assise dans un coin et qui égrénait un chapelet, je vais sortir un moment pour faire une course urgente...

— Faites, Madame, répondit la pseudo Sœur Nicomède en se levant... Madame peut être tranquille... je ne m'éloignerai pas un instant du chevet de l'enfant...

Lucie passa dans sa chambre à coucher et s'habilla pour sortir. Puis elle traversa encore une fois la chambre de l'enfant, adressant un salut amical à la religieuse qui s'inclina respectueusement.

Au moment où elle allait sortir de l'appartement, elle se sentit tout à coup prise d'un vertige et elle dut s'appuyer à un mur pour ne pas tomber.

La femme de chambre qui s'était avancée pour lui ouvrir la porte accourut vivement pour la soutenir.

— Madame ne se sent pas bien ? interrogea-t-elle avec une déférente sollicitude.

— Ce n'est rien, répondit Lucie. Un simple étourdissement...

Cependant, elle était très pâle et sa respiration était devenue pénible.

— Je crois qu'il ne serait pas bien prudent que Madame sorte maintenant, remarqua la servante. Ou bien, Madame veut-elle que je l'accompagne ?...

Lucie eut un moment d'hésitation, puis elle dit :

— Oui, accompagnez-moi... Ce sera plus sûr, pour le

cas où cette faiblesse me reprendrait dans la rue...

Quelques minutes plus tard, les deux femmes sortaient ensemble, laissant la religieuse seule dans l'appartement avec l'enfant.

Comme on le voit, un hasard malfaisant favorisait avec une persistance invraisemblable les ténébreux projets de la misérable Amy Nabot.

L'espionne laissa passer quelques minutes, puis elle fit le tour de l'appartement pour s'assurer de ce qu'il n'y avait plus personne et que la cuisinière qui logeait au sixième étage était déjà partie.

Effectivement, elle ne trouva personne.

— Ca y est ! se dit la méprisable créature. Le moment d'agir est venu...

Et elle pénétra résolument dans le salon où Madame Dreyfus avait reçu Dubois.

Amy Nabot connaissait trop bien son métier d'espionne pour se trouver embarrassée devant une serrure fermée. Elle portait presque constamment sur elle un petit attirail de cambrioleur, très complet et des plus perfectionnés, au moyen duquel elle n'eut aucune difficulté à ouvrir le tiroir dans lequel Lucie avait enfermé les précieux documents.

Elle eût tôt fait aussi de trouver l'enveloppe jaune qui était cachée sous quelques autres papiers. Elle s'en empara avec un sourire de satisfaction diabolique et le dissimula prestement sous les plis de sa robe. Puis elle referma soigneusement le tiroir et revint tranquillement dans la chambre de l'enfant.

Quand Lucie et sa femme de chambre revinrent du bureau des télégraphes de la Bourse, qui reste ouvert toute la nuit et d'où Lucie avait envoyé une dépêche à Mathieu, la bonne religieuse, agenouillée à même le parquet, était tellement absorbée dans ses oraisons qu'elle ne détourna même pas la tête.

Lucie ne voulut pas la déranger et elle s'assit sans rien dire auprès du lit de l'enfant. Mais au bout de quelques minutes, la religieuse se leva, s'approcha doucement du petit lit, jeta un coup d'œil vers l'enfant, puis demanda à voix basse :

— Madame voudrait-elle me permettre de m'absenter environ trois quarts d'heure ?... L'une de nos sœurs était presque à l'agonie ce matin et je voudrais aller jusqu'au couvent pour prendre de ses nouvelles...

— Certainement, ma sœur, répondit Lucie qui ne voyait aucun inconvénient à cela, d'autant plus que le petit garçon paraissait aller mieux et qu'il dormait paisiblement. Faites donc, je vous en prie...

— Merci beaucoup, Madame, répondit sœur Nicomède en s'inclinant.

Et, s'éloignant d'un pas feutré, elle se dirigea vers le vestibule.



Quand Esterhazy vit reparaître sa complice, il fixa sur elle un regard interrogateur et vit tout de suite à sa mine qu'elle lui apportait de bonnes nouvelles.

— Eh bien, ma chérie ? lui demanda-t-il. Qu'as-tu fait de ton habit de religieuse qui t'allait si bien ?

— Je l'ai jeté dans la Seine en passant sur un pont ! répondit d'aventurière.

Puis elle se laissa tomber sur un canapé avec un soupir de lassitude.

— Et alors ?.. Est-ce que ça a marché ? reprit le traître après un instant de silence.

— Ça a très bien marché...

Tu as pu prendre les papiers ?

— Parfaitement... Les voici...

Ce disant, l'espionne déposa sur la table l'enveloppe jaune qu'elle avait détrobée.

Erterhazy s'empressa de l'ouvrir pour examiner les documents qu'elle contenait, murmurant en même temps :

— Je voudrais bien savoir comment ce bandit de Du Bois s'est arrangé pour entrer en possession de mes lettres !

— Ceci n'a qu'une importance secondaire, mon cher ami, répondit la jeune femme avec une superbe nonchalance. L'essentiel est que nous les ayons récupérés... Maintenant, dépêche toi de les brûler et n'en parlons plus....

Le traître ne se fit pas prier pour suivre ce conseil. Il se leva tout de suite et s'en fut jeter les papiers dans le poêle. Ensuite, il laissa échapper un grand soupir de soulagement, puis il tendit les bras à Amy Nabot.

— Laisse-moi t'embrasser, ma chérie ! lui dit-il. Tu mérites vraiment une récompense !

— Et tu voudrais me récompenser avec des caresses ?... Non, mon petit !... Si ça ne te fait rien, je préfère de l'argent !

Pour toutes réponses, le traître retourna les poches de sa tunique et de sa culotte.

— Comme tu vois, fit-il, je suis complètement à sec, ma chérie... Je n'ai pas un maravédis, mais je te jure que dès que j'aurai touché quelque chose, je partagerai avec toi...

— Bien... Il est évident que tu ne peux pas me don-

ner ce que tu n'as pas, mais tu peux toujours me donner à boire, car j'ai une soif de tous les diables...

— Bravo ! s'écria le dysomane avec un sincère enthousiasme. Buvons, ma chérie !... Buvons à la santé de ce terrible Dubois qui maintenant, grâce à toi ne peut plus nous faire aucun mal....

CHAPITRE CXXIX.

UN DOULOUREUX REVEIL

Lucie Dreyfus avait passé une nuit agitée. Son angoisse était telle qu'elle ne s'aperçut même pas de ce que la religieuse, qui avait dit qu'elle ne resterait pas absente plus de trois quarts d'heure, n'était pas revenue.

Pierrot avait tout à coup été repris d'un violent accès de fièvre et il ne cessait de délirer.

C'était toujours le même appel déchirant qui s'échappait des lèvres desséchées du pauvre petit :

— Papa !... Papa !... Je veux que mon papa revienne.. Où est mon papa ?

Lucie, toute tremblante et les larmes aux yeux lui répondait en le caressant et en s'efforçant vainement de le calmer :

— Il reviendra bientôt, mon chéri... Ne t'agite pas comme ça...

L'enfant cherchait à obéir pour faire plaisir à sa mère. Il fermait les yeux et s'assoupissait parfois pour quelques instants. Mais bientôt il se réveillait de nouveau en sursaut et il s'écriait encore :

— Papa... Je veux que papa revienne tout de suite...

— Mais Pierrot, mon chéri, je t'ai dit que papa reviendrait dans quelques semaines.... Il est en voyage, très loin, et il ne peut pas revenir tout de suite...

— Oui, mais il y a si longtemps que tu me dis toujours à peu près la même chose, maman, et papa ne revient jamais...

L'enfant avait prononcé ses mots sur un ton tellement mélancolique que la pauvre femme sentit son cœur se tordre de douleur.

Pauvre petit !... Ce n'était que trop vrai ce qu'il venait de dire !

La malheureuse réfléchit un instant pour chercher les mots qu'il fallait. Puis elle se pencha et, à voix basse sur un ton grave et sérieux, elle dit à son fils :

— Ecoute, mon chéri... Quand tu seras grand, tu pourras comprendre certaines choses qui, pour le moment, sont encore hors de ta portée... Tu te rendras compte alors de ce qu'ont pu être les moments difficiles et douloureux que nous traversons actuellement... Depuis le début de l'absence de ton père, je n'ai jamais cessé de croire qu'il n'allait pas tarder à revenir... Malheureusement, il y a toujours eu des gens malintentionnés qui se sont interposés pour nous en empêcher...

— Puisque papa est soldat, pourquoi est ce qu'il ne tue pas ces gens qui veulent l'empêcher de revenir auprès de nous ? demanda l'enfant à brûle-pourpoint.

Lucie eut un douloureux sourire.

— Les soldats ne doivent tuer qu'en temps de guerre, répondit-elle. Il faut que tu aie encore un peu de patience mon petit... D'ici quelques semaines, nous irons chercher papa à la gare et nous tâcherons de faire de notre mieux pour qu'il oublie bien vite tout ce qu'il a souffert durant sa longue absence... Cette fois, tu peux être sûr que tu n'auras plus beaucoup à attendre pour le voir,

mon petit Pierrot, je te le promets...

— Quand papa sera de retour, tu ne pleureras plus, n'est-ce pas, maman ?...

— Non, mon trésor... Nous serons contents et heureux comme avant.

L'enfant s'assoupit de nouveau, pour s'éveiller encore une fois quelques minutes après et recommencer ses questions. La jeune femme répondait avec une patience infinie et elle ne se lassait pas de répéter que papa reviendrait bientôt... bientôt...

Le petit malade avait beaucoup de fièvre et Lucie ne voulut pas le quitter de la nuit.

Dans les brefs intervalles de son sommeil, Lucie suivait le cours de ses pensées qui emplissaient son esprit. Elle imaginait l'énorme impression que la nouvelle de la réhabilitation de son mari susciterait à Paris, dans toute la France, dans le monde entier.

Désormais, il ne s'agissait plus d'une vague espérance, mais d'une certitude absolue : les preuves de l'innocence d'Alfred étaient entre ses mains et elle saurait s'en servir.

Elle avait oublié complètement la religieuse et elle ne voyait pas que l'aube pointait. Mathieu viendrait certainement dans l'après-midi et elle lui montrerait immédiatement les documents qu'elle avait achetés à Dubois.

Cependant, aux premières heures du jour, vaincue par la fatigue, elle appuya sa tête contre le bord du lit et elle s'endormit.

Quand elle rouvrit les yeux, un rayon de soleil pénétrait dans la chambre, rayant les draps d'une bande lumineuse.

La jeune femme se secoua, se redressa. Elle était toute égarée. Où était-elle ? Que lui était-il arrivé ? Était-ce un songe, un horrible cauchemar ?

Oui, elle avait rêvé.

Elle avait vu Alfred sur une barque qui s'enfonçait lentement dans les abîmes de la mer. Le malheureux criait, implorait de l'aide, mais personne n'allait à son secours. Lucie avait l'impression de se trouver sur un grand navire en compagnie de beaucoup de gens qui la regardaient avec étonnement... Parmi eux se trouvaient sa mère, Mathieu, l'avocat Demange du Paty, le prétendu docteur Rose et enfin la sœur Nicomède... Alfred continuait de crier, mais personne ne l'écoutait... puis la barque, entraînée par le courant, s'éloignait et elle disparaissait au loin...

— Quel vilain rêve !... murmura Lucie, en se passant la main sur le front. Mais cela n'empêche qu'Alfred est sauvé puisque je possède les preuves de son innocence !...

Une demie heure plus tard, la femme de chambre vint lui annoncer que Mathieu était arrivé. Lucie courut à la rencontre de son beau-frère. Son visage était illuminé par un sourire d'allégresse.

— Comment ! Tu es déjà ici, Mathieu ? Comment as-tu fait pour aller si vite ?

Le jeune homme l'embrassa affectueusement. Il était surpris de la voir d'aussi bonne humeur.

Je viens d'arriver par l'express de neuf heures, dit-il. Comment va notre petit ?

— Le docteur m'a dit qu'il n'y a plus de danger... Pourtant cette nuit, il a encore eu beaucoup de fièvre... Ce disant, Lucie conduisit son beau-frère dans la salle à manger et lui dit d'une voix légèrement tremblante.

— Alors, mon cher Mathieu, mon télégramme doit t'avoir fait comprendre qu'il s'était passé des faits nouveaux n'est-ce pas ?

— Je n'ai reçu aucun télégramme, Lucie, répondit Mathieu. N'oublie pas que j'ai pris le train cette nuit à onze heures...

— Je comprends... J'avais expédié cette dépêche vers dix heures, par conséquent, en effet, tu ne pouvais la recevoir... Mais alors, comment as-tu fait pour deviner que ta présence ici était désirable ?

— Peut-être fut-ce une inspiration, répondit Mathieu Dreyfus, en souriant... Mais qu'est-il arrivé ? Parle, Lucie. As-tu eu des nouvelles d'Alfred ?

— Non... Mais il est arrivé un miracle, Mathieu, un véritable miracle !... Dieu ne nous a pas abandonnés !... Alfred pourra bientôt revenir près de nous et son innocence va être démontrée de façon irréfutable...

— Un miracle ? Comment peux-tu encore croire aux miracles après toutes les désillusions que tu as éprouvées ?

— Ecoute-moi, Mathieu...

Et d'une voix brisée par l'émotion, Lucie le mit au courant de l'affaire qu'elle avait conclu avec le pseudo docteur Rosé.

Puis, s'approchant du bureau, elle ouvrit le tiroir dans lequel elle avait placé l'enveloppe jaune.

— Les voici, Mathieu, voici les documents qui prouvent...

Les mots s'arrêtèrent sur ses lèvres ; son visage devint subitement aussi blanc qu'un suaire.

— L'enveloppe, mon Dieu !... Où est l'enveloppe jaune ?

Le jeune homme s'était levé d'un bond. Il se courut près de sa belle-sœur qui le fixait d'un regard égaré, presque hébété...

— Que dis-tu Lucie ? Explique-toi !... Je ne comprends pas...

— Les documents... l'enveloppe... je l'ai mise ici... elle a disparu...

Et, comme prise d'une crise de démence, la malheureuse femme se mit à courir à travers la pièce en s'arra-

chant les cheveux de désespoir.

— Les lettres !... Où sont les lettres ?... Les documents l'innocence de mon mari !

Elle s'approcha de nouveau du bureau, mettant sens dessus dessous le contenu de tous les tiroirs, mais elle ne trouva pas ce qu'elle cherchait.

Mathieu s'efforçait en vain de la calmer, mais lui-même était tout tremblant et il ne trouvait pas les paroles nécessaires pour consoler cet écrasant désespoir...

— Je les ai mis ici, moi-même, continuait Lucie, d'une voix rauque. C'étaient des documents d'une valeur décisive !... Ils auraient suffi pour obtenir une révision immédiate du procès !... Mathieu aide-moi à chercher... Où sont-ils ?

— Calme-toi, Lucie... Peut-être es-tu le jouet d'une hallucination... Tu as peut-être fait un rêve...

Il lui parlait doucement, comme s'il s'adressait à une enfant ou à une pauvre démente. Et, en effet, la malheureuse femme paraissait en train de devenir folle ; elle fixait sur son beau-frère un regard indéfinissable qui avait quelque chose d'effrayant.

Et de temps en temps, ses lèvres se contractaient spasmodiquement, pour balbutier :

— Les documents !... On me les a pris !... Ils ont disparu !...

— Je te supplie de te calmer Lucie... Comment ce que tu me dis peut-il être possible ?

— Comment cela est-il possible ?... Tu crois vraiment que j'ai rêvé ?... Non, Mathieu, je te le jure sur la tête de mon pauvre Alfred !... Tout ce que j'ai dit est l'exacte vérité !... Tu n'auras qu'à regarder mon livre de comptes. J'ai donné hier trente mille francs à celui qui m'a fourni les preuves de l'innocence de ton frère...
Regarde !

Mathieu jeta les yeux sur le livre de compte que la



*Le moment de cette séparation fut l'instant
le plus dramatique de mon existence (Page 843)*

jeune femme lui montrait et constata en effet, une sortie de trente mille francs.

— Dans ce cas, tu es tombée entre les mains d'un fripon ! dit-il d'une voix frémissante d'indignation.

— Non... J'ai vu moi-même les lettres écrites par le traître... Je les ai eues entre les mains... J'ai vu la signature du colonel Esterhazy...

Mathieu Dreyfus la considéra avec un air stupéfait :

— Le colonel Esterhazy ?

Oui, Mathieu, c'est lui... Ce misérable est le coupable du crime que mon Alfred expie à sa place...

— Et les documents que tu as achetés, les prouvaient réellement ?

— Oui Mathieu.. C'étaient des lettres adressées à diverses personnalités appartenant à des ambassades étrangères...

— Et qui est cet individu qui te les a cédées ?

— Je ne sais rien de lui. Tout d'abord, il m'avait dit qu'il s'appelait le docteur Rosé, puis... Mais qu'inporte cela ?... Qui peut m'avoir volé ces documents ?

— Es-tu bien sûres de les avoir enfermées dans ce tiroir ?

— Oui...

— Et, hors la personne qui t'a porté les lettres n'est-il entré personne autre dans cette salle ?

— Personne.

— Pense bien, Lucie, réfléchis ! Efforce-toi de dominer ton émotion et de te souvenir avec la plus grande exactitude.

La malheureuse serrait convulsivement ses mains l'une contre l'autre ; elle accomplissait des efforts surhumains pour dominer la crise de nervosité qui l'empêchait de rassembler ses idées.

Soudain, elle se frappa le front :

— Sœur Nicomède !... Pourquoi n'est-elle pas revenue ?

— Qui est sœur Nicomède ? demanda Mathieu, avec une stupeur croissante.

— Une religieuse qui est venue hier pour m'aider à soigner Pierrot et qui s'est absentée dans la soirée, en disant qu'elle allait revenir dans trois quarts d'heure... Au contraire, je ne l'ai plus revue...

— Raconte-moi ce qui s'est passé pendant que cette religieuse était ici, insista Mathieu Dreyfus, en fronçant les sourcils.

— Crois-tu donc que ce soit elle qui a pris ces papiers.

— Je n'ai aucune raison spéciale pour la soupçonner, mais je crois opportun d'aller au fond des choses...

La malheureuse femme fit de nouvel effort pour coordonner ses idées et raconta à son beau-frère tout ce qui s'était passé : l'appel au téléphone de la Mère Supérieure, la venue de sœur Nicomède et sa mystérieuse disparition.

Quand il eut fini, Mathieu réfléchit pendant quelques minutes, puis il déclara :

— Nous devons aller tout de suite au couvent de la rue de Notre-Dame-des-Champs pour voir cette religieuse et lui parler.

— Crois-tu que l'on puisse soupçonner une religieuse ?

— Qui sait ?... Ne m'as-tu pas dit que tu l'as laissée seule dans l'appartement pendant que tu allais m'expédier le télégramme ?

— Oui... Et la femme de chambre m'a accompagnée parce que je ne me sentais pas bien...

— Raison de plus pour supposer que c'est elle qui a pris les documents... Du reste, elle a eu tout le temps nécessaire... Puis, cette histoire de cette autre religieuse qui était à l'agonie m'a tout l'air d'avoir été un prétexte pour pouvoir s'éloigner sans donner d'autres explications...

— Je ne puis le croire Mathieu... La Mère Supérieure m'avait téléphoné auparavant en me disant qu'elle pouvait me recommander cette religieuse...

— Nous tirerons tout cela au clair, Lucie... Nous n'avons pas mieux à faire que d'aller à ce couvent...

— Nous y allons tout de suite ?

— Cela vaudra mieux. De cette façon, tu pourras parler toi-même avec sœur Nicomède et lui demander si, pendant ton absence, il n'est venu personne... Il pourrait aussi se faire que le voleur soit l'individu qui t'a cédé les documents...

Elle hocha la tête avec désespoir, puis d'un ton résigné :

— Allons-y, Mathieu !... Que Dieu nous aide !... Et que le Ciel me donne la force de supporter ces épreuves qui m'attendent encore...

— Courage, Lucie... Peut-être ai-je deviné juste... Oui, il m'apparait de plus en plus que l'enveloppe contenant les lettres t'a été dérobées par cet homme.

— Mais pourquoi aurait-il repris les documents qu'il m'avait vendus ?

Mathieu hocha la tête.

— Comme tu es naïve ma chère Lucie ! Il est probable que cet individu aura voulu faire une double affaire...

Lucie Dreyfus baissa la tête et soupira :

— Ce serait une chose horrible ! gemit-elle, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes. Comment des hommes aussi perfides peuvent-ils exister ?

Les circonstances nous démontrent qu'ils existent, ma pauvre Lucie !... Sois forte et n'aie pas peur... Même si nous devons lutter encore, nous ne devons pas perdre l'espoir de vaincre...

— L'espoir !... Quel vain mot, Mathieu !... Il me semble que, pour nous, il n'a plus aucune signification



CHAPITRE CXXX.

UN PACTE D'ALLIANCE.

Le colonel Henry avait, maintenant, la sensation nette que son collègue le colonel Picquart était devenu son ennemi.

Tant que cet homme serait le chef du bureau des informations de l'Etat-Major Général, il devait craindre que sa trahison soit découverte d'un instant à l'autre.

Depuis le jour où il avait rencontré son amie d'enfance, Henry caressait les plus doux rêves d'avenir et il craignait qu'un scandale imprévu vienne renverser tous ses plans et anéantir toutes ses espérances de bonheur.

La réalisation de ses projets ne pouvait-être possible que si l'affaire Dreyfus tombait dans l'oublie. Mais la crainte de voir l'innocence du condamné démontrée par Picquart, le remplissait de terreur et d'angoisse.

Comment écarter ce péril ? Comment chasser le spectre de cette menace qui planait au-dessus de sa tête, comme une épée de Damoclès ?

Et tout cela à cause de ce maudit Picquart :

Ah !... S'il lui avait été possible de se débarrasser de lui !

Henry serrait les poings, fronçait les sourcils et ses yeux lançaient des éclairs de rage.

— Avant que tu me perde, murmurait-il d'une voix frémissante de colère, je saurai bien te mettre hors de combat !

On ne devrait plus entendre parler de Dreyfus !... Personne ne devrait plus s'occuper de lui, même en secret... Il est absolument nécessaire que tout cela soit enseveli à jamais !...

Mais comment obtenir ce résultat tant désiré ?

A lui tout seul, il n'arriverait jamais à déboulonner Picquart du poste qu'il occupait ; il lui faudrait un allié pour celà des alliés plus puissants que lui-même...

Il pensa à du Paty qui avait dirigé l'enquête. Ce dernier serait certainement très ennuyé si l'affaire devait rebondir et si elle attirait de nouveau l'attention du public. Henry décida donc de se rendre immédiatement auprès du commandant pour connaître ses pensées à ce sujet. Mais, à sa grande surprise, il apprit au Ministère que le général Boisdeffre lui avait infligé trois jours d'arrêt.

Le colonel chercha à connaître la raison de cette mesure de rigueur, mais il ne put rien savoir ; ni Boisdeffre, ni du Paty n'avaient parlé de l'incident survenu dans le bureau du général.

Henry se rendit alors au domicile de du Paty où il était sûr maintenant de le trouver puisqu'il lui était défendu de sortir.

Le commandant, se montra très content de le voir.

— Qu'est-il donc arrivé ? lui demanda le colonel. Comment avez-vous pu être puni ainsi par le général Boisdeffre?... Vous êtes donc en disgrâce ?

Du Paty se mit à rire et il répondit avec un air cynique :

— Sans penser à mal, j'avais fait allusion aux activités du colonel Picquart à propos de la nouvelle affaire d'espionnage que l'on a découvert récemment..... J'ai ex-

primé l'opinion que cette nouvelle affaire ne fut autre chose qu'une mise en scène imaginée par Picquart, pour rendre nécessaire une révision de l'affaire Dreyfus....

— Et c'est pour cela que le général Boisdeffre s'est fâché ?

— Oui, parce que, à ce qu'il paraît, il n'est plus aussi sûr maintenant qu'autrefois de ses convictions !... Il partage les doutes de Picquart et il craint que la condamnation de Dreyfus ait été une erreur judiciaire !... En somme, je crois qu'il serait bien content si l'on recommençait l'enquête !

Henry sentait une sueur froide lui baigner le corps et il avait l'impression que le sol manquait sous ses pieds.

Sans lui laisser le temps de répondre, du Paty continua :

— En résumé, tout serait fini et oublié depuis longtemps, si Picquart ne s'acharnait à vouloir s'en occuper.

Henry l'interrompit.

— Parbleu !... Cet intrigant veut se rendre intéressant en suscitant un scandale qui attirerait l'attention du public.

Cette pensée le tourmentait constamment et le rendait jaloux du colonel Picquart, comme il avait été jaloux du capitaine Dreyfus.

Le commandant regarda un instant son visiteur comme pour scruter le dond de sa pensée.

— Et il veut aussi, dit-il s'assurer la gratitude de la belle madame Dreyfus...

Cela, c'était le plus grand tourment du commandant.

Henry eut un sursaut d'indignation et s'exclama :

— Non, en cela vous vous trompez.... Picquart aimait vraiment sa femme et il la regrette de son cœur...

Du Paty s'étendit commodément dans son fauteuil et fixa un regard nonchalant sur le colonel et demanda :

— Croyez-vous, vous aussi, que le capitaine Dreyfus

a été injustement condamné ?

Henry détourna la tête pour ne pas rencontrer le regard du commandant ; il tremblait à l'idée qu'un geste ou une expression de son visage aurait pu le trahir. Il feignit de réfléchir puis il riposta d'une voix ferme :

— Vous savez aussi bien que moi dans quelles circonstances on a prononcé le verdict, lors du procès.....

— C'est justement pour cela que je crains que l'affaire soit rappelée car, dans ce cas, l'Etat-Major se trouverait en fâcheuse posture...

Henry hocha la tête.

— C'est aussi mon opinion, répondit-il. Parce que si l'on savait qu'il y a eu une irrégularité dans la procédure, je suis persuadé de ce que le public protesterait et que nous devrions tous expier cette maladresse.....

— Et tous ces ennuis, nous les devrions à Picquart !

— Oui, reprit du Paty, ce Picquart, au poste qu'il occupe, représente un véritable danger..... Il faudrait que l'on arrive à l'éloigner de l'Etat-Major.

Henry hésita quelques instants avant de répondre, puis il dit :

— Naturellement..... Mais comment faire pour se débarrasser de lui ?..... Picquart jouit de beaucoup de sympathies et ce serait perdre son temps que d'essayer de rallier le général Boisdeffre aux raisons que nous avons de souhaiter son départ..... L'on pourrait cependant essayer auprès du général Gonse qui, en somme a autant d'importance que Boisdeffre ?

— L'idée n'est pas mauvaise, approuva du Paty après avoir réfléchi quelques instants.

— Je suis sûr, si nous réussissions à présenter la question du meilleur côté, Gonse ferait en sorte que jamais le dossier de l'affaire Dreyfus ne soit ouvert de nouveau.....

Le commandant hocha la tête et reprit :

- Ce serait une véritable bénédiction !
- Il ne nous reste qu'à tenter d'avoir le général
réponse avec nous....
- Voulez-vous vous charger de lui en parler ?
- Volontiers..... Mais il faut que vous m'assuriez
que vous ne me refuserez pas votre aide dans le cas que
le général ferait quelques difficultés.....
- Cela va de soi ! répondit le commandant. Nous
allons arranger cela à nous deux !

CHAPITRE CXXXI.

TRAHISON.

Le cœur anxieux, Lucie Dreyfus était restée debout dans le parloir du couvent tandis que la sœur converse était allée appeler Sœur Nicomède.

La jeune femme tremblait de tous ses membres et était incapable de parler ou d'écouter ce que lui disait son beau-frère. Pour ne pas tomber, elle avait dû s'appuyer au bras du jeune homme, tandis que, dans son esprit se pressaient mille images et elle cherchait en vain à comprendre ce qui s'était passé le soir précédent.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis la porte du parloir s'ouvrit et une jeune femme apparut, précédant une vieille religieuse, et de petite taille.

— Voici sœur Nicomède, dit la novice. Veuillez lui parler très haut, car elle est presque sourde.....

Lucie avait pâli en voyant apparaître la vieille religieuse ; elle faisait de grands efforts pour retenir ses

larmes, tandis que ses lèvres tremblantes balbutiaient :

— Non !.... Ce n'est pas cette religieuse qui s'est présentée à moi sous le nom de sœur Nicodème..... n'y a-t'il pas ici, une autre religieuse de ce nom ?

— Non, mais peut-être vous trompez-vous Madame, répondit la novice. La sœur qui est venue chez vous se nomme peut-être autrement.

Lucie secoua la tête.

— Ne pourrai-je parler avec la Mère Supérieure qui m'a téléphoné hier ? demanda-t'elle.

— Hier ?.... cela n'est pas possible ! Notre Mère est malade, au lit, depuis une semaine..... Il est impossible qu'elle vous ait téléphoné.....

Un long et pénible dialogue, fait de questions et de réponses négatives suivit. Il n'eut d'autre résultat que d'amener Lucie et son beau-frère à la certitude que la bonne foi de la jeune femme avait été surprise par une espionne, venue, sous un déguisement, sacrilège et avec l'intention bien arrêtée de dérober les fameux documents.

Lucie sortit du couvent le cœur brisé. Suspendue au bras de Mathieu et marchant péniblement, elle rentra à la maison, monta les escaliers et entra dans sa chambre. Sans même ôter son chapeau et son manteau, la voix brisée par l'émotion et l'angoisse, elle se laissa tomber sur son lit et murmura :

— Mathieu, maintenant, nous savons qui est le traître..... Nous savons que c'est le colonel Esterhazy et nous n'avons pas autre chose à faire que de le dénoncer !

— Crois-tu que notre dénonciation servirait à quelque chose, Lucie ? Tant que nous n'avons pas de preuves en mains, personne ne voudra nous écouter et nous serions simplement accusés de diffamation..... C'est certainement là le motif pour lequel le voleur s'est emparé des documents sachant bien que nous serions ainsi désarmés.... Il est probable que la fameuse sœur Nicodème

est une créature d'Esterhazy !

— Alors, nous la trouverons peut-être en cherchant autour d'Esterhazy ?

Mathieu hocha la tête.

— Je pense que celui-ci doit avoir pris ses précautions et qu'il ne commettra pas une imprudence qui pourrait le mettre à notre merci.....

— Nous en sommes donc au même point qu'avant ?

— Malheureusement oui, ma chère Lucie.....

La pauvre femme se tordit les mains en un geste de désespoir infini et, les yeux pleins de larmes, elle s'écria :

— Mathieu, malgré toutes les désillusions, nous ne devons pas abandonner la lutte..... Nous devons toujours penser que notre Alfred souffre de la façon la plus atroce et que nous avons le devoir sacré de lui venir en aide..... Tu ne dois pas m'abandonner, Mathieu, tu ne dois pas non plus te décourager, toi.... Ne m'as-tu pas dit un jour que tu connaissais quelqu'un qui pourrait appeler l'attention du public sur notre triste cas ?..... Tu n'as pas voulu me dire alors de qui il s'agissait, peut-être parce que tu ne voulais pas faire naître en moi des espérances prématurées, mais à présent, tu pourrais au moins me dire si tu as essayé dans cette voie et si tu as bon espoir.....

— Je n'ai fait aucune démarche, Lucie.

— Dis-moi alors à qui tu pensais, dis-moi s'il existe véritablement un être au monde qui pourrait nous aider ?

Mathieu resta quelques instants pensif, puis il dit :

— Ecoute, Lucie, j'avais pensé à Emile Zola.....

— Le célèbre écrivain ?.....

— Oui.

— Et comment se fait-il que tu aies pensé à lui ?

— Par un simple enchaînement d'idées, Lucie... J'avais pensé tout d'abord à l'affaire Callas et à la manière dont Voltaire avait obtenu ce que j'espérais obtenir de

Zola. L'avocat Demange m'avait conseillé de m'adresser à Clemenceau pour qu'il publie dans son journal un article sur l'erreur judiciaire commise lors de la condamnation de mon frère..... Alors, j'ai pensé qu'un tel article aurait dans le monde une énorme répercussion s'il était écrit par Emile Zola.

Lucie était restée pensive.

— Dans tous les livres de Zola, dit-elle, on sent vibrer un esprit de justice et de profonde humanité..... Je crois, moi aussi, Mathieu, que si Zola prenait notre parti il réussirait à éveiller l'intérêt public.

— J'en suis parfaitement convaincu, Lucie et surtout en ce moment où les autorités semblent vouloir s'acharner à persécuter Alfred de la manière la plus inhumaine.....

— Mathieu, je t'en prie, va-t'en tout de suite voir Zola pour faire cette dernière tentative.....

Mathieu Dreyfus sourit du naïf enthousiasme de sa belle-sœur.

— Malheureusement, la chose n'est pas aussi simple et en ce moment, elle n'est pas même possible, dit-il doucement. Emile Zola n'est pas à Paris..... Il est en voyage et il faudra attendre son retour.

— Et quand reviendra-t'il ?

— Personne ne le sait.....

Lucie laissa retomber ses bras avec un air accablé et elle laissa échapper un profond soupir.

— Done..... rien..... encore rien..... il me semble que nous sommes dans une impasse et que la route est barrée de tous les côtés par une muraille qui nous empêche de rejoindre Alfred..... Je pense avec terreur à ce qu'il doit souffrir !.... Si nous avons des nouvelles, au moins..... Si nous savions où ils l'ont envoyé !

— Demain, j'irai au Ministère de la Justice pour avoir des renseignements..... On ne peut pas nous refuser

de nous dire où l'on a envoyé Alfred.....

Lucie saisit les mains de son beau-frère et fixa sur lui un regard suppliant.

— Demande aussi pour moi la permission d'aller là où il est et de le voir de temps en temps.... Et si l'on ne veut pas accorder cela, tu demanderas au moins l'autorisation de lui écrire..... C'est vraiment trop pénible que de ne rien savoir et de rester dans cette atroce angoisse.... Tu diras combien nous avons souffert, combien notre incertitude est douloureuse.... Il n'est pas possible que les fonctionnaires de la Justice aient le cœur endurci au point de ne pas compatir à ma peine ; ils doivent éprouver, eux aussi des sentiments humains... Tu feras appel à leurs bons sentiments, Mathieu.... Fais en sorte qu'ils aient pitié de moi, de nous tous !

Le jeune homme caressait doucement la main de Lucie et, avec une tendresse fraternelle, il tentait de lui donner du courage.

— Oui, Lucie, oui, aies confiance en moi dit-il. Je ferai tout mon possible.... Je ne crois pas que l'on nous refusera l'autorisation d'écrire à Alfred.... Si tu veux, tu peux lui écrire une lettre dès maintenant et je la porterai au ministère afin qu'elle lui soit expédiée.....

Le cœur ranimé par une lueur d'espérance, la malheureuse répondit :

— Oui, oui, je vais lui écrire, tout de suite..... Ce sera un grand soulagement pour moi que de pouvoir lui faire parvenir quelques mots.

Ce disant elle se leva, s'approcha d'un secrétaire prit une feuille de papier et se mit à écrire :

« *Mon cher Alfred,*

« *Je vis dans une grande anxiété, parce que je suis tou-*

jours sans nouvelles de toi; et que je ne sais pas où tu es.

« Comme je voudrais être près de toi, te soutenir de toute mon affection, te répéter les tendres paroles qui sauraient réconforter ton pauvre cœur !

« Aujourd'hui tout me manque, et ce ne sont pourtant pas des désirs qui emplissent toutes les minutes de ma vie, qui me tourmentent, mais l'anxiété constante de mon cœur qui se tourne vers Dieu en une prière ardente, afin que tu nous sois rendu, afin que nous soit rendu l'honneur qui nous a été arraché et jour que tu puisse retrouver, avec la liberté, la force et la santé qui te permettront de connaître un avenir calme et paisible.....

« Jour et nuit ma pensée est avec toi ; je partage tes douleurs, je souffre de tes peines ; je pense que tu t'éloignes toujours plus de nous, sur la mer, peut-être dans la tempête, et qu'à la douleur de ton âme s'ajouteront de nouvelles peines. Pourquoi un aussi terrible malheur a-t'il frappé à notre porte?

« Je pourrais continuer à t'écrire pendant des heures et je ne ferai que répéter les mêmes choses.....

« Veux-tu que je te parle des enfants ?..... Ils pensent beaucoup à toi, surtout Pierrot. Ils ne t'oublient pas et t'aimeront toujours.

« Je prie ardemment le Seigneur pour qu'à cette nuit de tempête succède un matin clair et serein. Je t'embrasse de tout mon cœur, mon cher et bon Alfred.

Ta LUCIE ».



CHAPITRE CXXXII.

L'ORGUEIL RESSUSCITE.

Esterhazy allait maintenant par les rues, la tête haute ; il lui semblait qu'il avait conquis le monde et qu'une nouvelle vie s'ouvrait devant lui, avec ses mille plaisirs et toutes les joies que peut donner une heureuse existence.

Les Dreyfus avaient cru lui jouer un mauvais tour et ils avaient obtenu exactement le contraire de ce qu'ils avaient espéré. A présent il pouvait enfin respirer sans crainte !.... Il ne craignait plus d'être découvert, puisque les fameux documents qui constituaient la preuve de ses crimes étaient revenus entre ses mains et qu'il les avait détruits.

Qu'importait maintenant si on l'accusait ? Il n'aurait qu'à nier pour réduire l'accusation à néant !

Amy Nabot était vraiment une merveilleuse alliée ! Jamais il n'aurait cru cette femme capable d'un tel dévouement !.... Elle méritait vraiment d'être récompensée !.... Il allait devoir lui donner une belle somme d'argent, mais en somme il valait mieux donner de l'argent qu'à l'odieux Dubois !

Esterhazy rentrait chez lui à pied en revenant du ministère.